



# Le charme baroque du palais Corsini

Le long de l'Arno, un palais à la silhouette inhabituelle implanta à Florence le goût nouveau du baroque. Fief de la famille Corsini, il demeure un écrin exceptionnel des beautés secrètes du Seicento florentin. PAR LAURENCE AVENTIN



Cousine de Louis XIV, Marguerite d'Orléans avait, au jour de ses noces, le 20 juin 1661, l'air songeur. Eperduement amoureuse de son cousin Charles de Lorraine, elle avait rêvé du Louvre, de Saint-Germain, de Fontainebleau ; elle se retrouvait à Florence, mariée à Cosme III de Médicis. Pouvait-on imaginer un couple plus mal assorti, lui dévot et mélancolique, elle fantasque et joviale ? Le plus heureux des Florentins était cependant le marquis Bartolomeo Corsini, qui avait reçu de la mère de Cosme III, Vittoria Della Rovere, le privilège inouï d'organiser dans son palais une grande réception pour ce mariage ; la grande-duchesse avait cédé à la demande de son dévoué maître de chambre, dont elle était depuis longtemps si proche qu'elle lui offrirait le carton préparatoire de Raphaël pour le portrait de son illustre parent, le pape Jules II : un présent jugé aujourd'hui inestimable. Son palais était certes encore en

construction, mais grâce à la belle galerie de l'Aurore et à son immense terrasse qui s'allongeait le long du fleuve, il était le seul à offrir un tel point de vue sur la ville et sur le pont de la Trinité d'où allaient être lancés les feux d'artifice.

Depuis le carrosse qui descendait doucement le long de l'Arno, la jeune princesse française pouvait admirer le reflet du bâtiment dans ses eaux mordorées. « *l'une des plus belles perspectives architecturales de la ville* » lui murmurait à l'oreille son jeune et doux époux. Elle était distraite. Tout le monde à Florence reconnaissait déjà l'originalité de ce majestueux édifice baroque d'inspiration romaine, image altière et renouvelée de l'importance politico-culturelle des Corsini dans la Florence du Seicento. Cosme III de Médicis était fier de ce choix audacieux et totalement nouveau dans le panorama conservateur de l'architecture florentine. Le palais adoptait une disposition théâtrale nouvelle avec un plan en U, et une

## JARDIN D'APPARTEMENT

Page de droite, en haut, à gauche : le palais Corsini, dont la construction s'est échelonnée entre 1650 et 1700 environ, bénéficie d'une situation idéale au bord du fleuve Arno.

Ci-contre : aménagée dans les appartements d'été (page de droite, en haut, à droite, le salon Donna Elena) au rez-de-chaussée du palais Corsini, cette grotte

étonnante rappelle celle de Buontalenti dans le jardin de Boboli. Inattendue dans un palais urbain, elle offrait à ses habitants un peu de fraîcheur durant l'été. Page de droite, en bas : la galerie de l'Aurore au premier étage offre un point de vue exceptionnel sur la ville et l'Arno.





longue façade offrant une perspective inattendue sur le fleuve ; cette envolée novatrice était toutefois modérée par la façade sobre et sévère de la via del Parione. Il fallait bien tout de même atténuer un peu les intempérances du baroque ! Les Médicis et les Corsini, amis fraternels, partageaient les mêmes goûts, la même passion pour l'art et d'un palais l'autre, du palais Pitti des grands-ducs à celui de la via del Parione, œuvraient les mêmes architectes, sculpteurs, stucateurs et peintres.

Le festolement solennel de ce mariage au palais Corsini avec son cortège de baldaquins et de livrées, la magnificence des habits, soulignait une vie sociale marquée par les faveurs de la Cour. La famille comptait parmi les plus riches et illustres de Florence, comme le notera Montesquieu dans son *Voyage en Italie*.

Bartolomeo Corsini avait hérité en 1649 de sa mère Maria Maddalena Machiavelli un

palais via del Parione, qui avait appartenu aux Médicis, ainsi que les quelques maisons qui le jouxtaient sur les rives de l'Arno. Là, plusieurs architectes allaient collaborer à la construction d'un nouvel édifice. Mais c'est à son fils Filippo Corsini, d'une intelligence vivace, que l'on devrait après lui la conception de ses plus beaux motifs, des escaliers monumentaux aux décorations baroques de l'étage en passant par la collection de tableaux de maîtres et la fabuleuse grotte des appartements d'été.

Bartolomeo s'était surtout intéressé, quant à lui, à la construction et au décor de la chapelle de famille dans l'église Santa Maria del Carmine, l'une des plus belles réussites artistiques du Seicento florentin, dédiée à sant'Andrea Corsini. Son père avait épuisé une bonne part de son temps et de ses ressources pour faire aboutir en 1629 le procès de canonisation de l'illustre évêque de Fiesole (1301-1374).

Depuis cette époque, le marquis aimait à répéter ce qui allait devenir un adage dans la famille : « Mes enfants, soyez honnêtes gens ; mais ne soyez pas saints », que l'on citait volontiers aux voyageurs ébahis devant la belle copie du *Sant'Andrea* de Guido Reni (dont l'original est aux Offices) ou le *bozzetto* de Luca Giordano, artiste génial appelé à Florence pour réaliser la fresque de la coupole de la chapelle du Carmine (*Sant'Andrea dans la gloire du paradis*).

Filippo Corsini (1647-1706) voyagerait bientôt en Europe aux côtés de Cosme III. Il en rapporterait un journal, des idées plein la tête et le dessin d'un escalier hélicoïdal vu à Rotenburg (dessin aujourd'hui conservé dans les archives de la villa Le Corti) : une chimère architecturale qu'il demanderait à son architecte Pier Francesco Silvani de réaliser. Mais c'est sur l'escalier d'honneur d'Antonio Ferri que trônerait, quelques décennies plus tard encore, la statue du frère de Filippo, Clément XII Corsini, élu pape en 1730.

Après cette élection, raconte sa lointaine parente, la comtesse Lucrezia Corsini Miari Fulcis qui fait, très exceptionnellement, les honneurs de la visite à un public choisi, le palais Corsini allait s'affirmer encore davantage comme un miroir dynastique. « On attendait le pape de la famille à tout moment à Florence, mais sa mauvaise santé l'empêcha de répondre à de telles attentes, et l'on dut se contenter de placer sa statue, œuvre de Monaldi, sur le palier de l'escalier monumental et de lui dédier la célèbre salle du Trône. »

Dans cette architecture gigantesque, tout est grandiose et splendide : les lampadaires, les tentures en velours rouges brodées aux armes des Corsini. Au plafond, surgit trouant un ciel azur *L'Apothéose de la famille Corsini* d'Anton Domenico Gabbiani (1696), peintre cher au grand-prince Ferdinand de Médicis. Gardienne des trésors réunis au fil des siècles, la comtesse s'attarde, racontant avec émotion l'histoire de sa famille.

Le décor du palais est aussi l'histoire d'une fusion heureuse entre l'architecture, la sculpture et la peinture. Dans les salles en enfilade du premier étage, véritable suite princière au

charme baroque, les plafonds sont peints par les plus importants fresquistes florentins de la fin du siècle. Les notes délicates et mélodieuses d'Alessandro Gherardini sont le fait d'un artiste à l'apogée de son art : son *Triomphe de Galatée* dans la salle de bal est admirable de légèreté.

Mais se déploie surtout ici l'une des plus importantes collections privées de la ville, la seule capable de rivaliser avec celle des amis Médicis au palais Pitti. La galerie rassemble en effet non seulement une collection unique de peintures de la Renaissance italienne dues à Botticelli, Bellini, Signorelli, Filippino Lippi, Raphaël et Pontorno, mais aussi nombre de tableaux dévotionnels admirables des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. C'est à la princesse Elena Corsini, mère de Lucrezia, que l'on doit d'avoir sagement caché et sauvegardé, durant la Seconde Guerre mondiale, « ces joyaux de la famille », qu'elle avait fait transporter à dos d'âne jusqu'à la campagne. Le plus célèbre d'entre eux est le beau portrait du jeune et fier cardinal Barberini, futur pape Urbain VIII, chef-d'œuvre de jeunesse de Caravage ; comment en oublier la lumière cristalline qui glisse sur les manches de sa tunique, ou la feuille topaze en suspension dans l'eau du vase ?

## UN RÊVE MINÉRAL ET AQUATIQUE

C'est néanmoins à l'étage inférieur, bien moins officiel, que le palais cache sa plus éblouissante surprise. Particulièrement appréciées par la famille lors des chaleurs accablantes de l'été florentin, les salles fraîches du rez-de-chaussée sont toutes ornées d'architectures feintes animées de belles compositions florales ou d'élégantes statues en trompe-l'œil. Le travail de restauration y est ici mené sans relâche, la tâche est immense, les nuits folles d'un night-club huppé à la mode au début du XX<sup>e</sup> siècle et les inondations de 1966 ayant profondément mutilé et fragilisé cette partie du palais, dont le cœur insolite est constitué par l'étonnante grotte-nymphée. Voulue par Filippo Corsini, « l'illustrissime constructeur », et conçue par Antonio Ferri, ingénieur et scénographe de talent, parée des



**COPIE CONFORME** Ci-dessus : carton préparatoire de Raphaël pour son *Portrait de Jules II*, 1511-1512 (Florence, palais Corsini). Page de gauche : au premier étage du palais Corsini, la salle du Trône (*en haut*), et la salle de l'Alcôve (*au centre*) avec son lustre monumental dont chaque goutte est gravée aux armes de la famille Corsini.

stucs de Carlo Marcellini et des peintures d'Alessandro Gherardini, la grotte est l'un des motifs les plus stupéfiants mais aussi l'un des plus inhabituels pour un palais urbain. Élément important du jardin à l'italienne, elle rappelle ici, au cœur du palais, le mélange du rustique et du fantastique de la fameuse grotte de Buontalenti du jardin de Boboli, hallucinant théâtre minéral qui annonce la fusion de l'architecture et des arts décoratifs. En des temps de profonde et intense piété, le caractère bucolique de la grotte présage d'une douceur de vivre qui surprend un peu. On venait sans doute y chercher un peu de fraîcheur l'été, entre plaisir et curiosité. Des enfants rieurs répondant aux chants des nymphes dénudées, de grands atlantes nous introduisent au bruissement des

eaux d'une fontaine, antre mystérieux d'une créature divine. Sur les murs latéraux ornés de nacres et de concrétions naturelles, de longs festons revêtus de coquillages et de pastilles de verre de Murano encadrent les *vedute* peintes de quatre villas Corsini. Rêve minéral et aquatique, la grotte des délices se métamorphose en une représentation lyrique du monde où s'articulent et se bousculent la Nature et l'Artifice. Une fois sorti du palais, le long des façades austères qui bordent l'Arno, on conserve avec soi longtemps le songe de cet enchantement au tintement discret, inconnu du passant.

**Palais Corsini, via del Parione, 11, Florence.**

**Rens. : [www.palazzocorsini.it](http://www.palazzocorsini.it)**

**Laurence Aventin est docteur en histoire de l'art.**